

Didier Maïsto

Passager clandestin

Préface d'Antoine Peillon

AU DIABLE VAUVERT

Du même auteur

SEXITÉ, roman, Éditions Raymond Castells, 2000

LA TNT, UN SCANDALE D'ÉTAT, Éditions Les enquêtes de Lyon Capitale, 2015

« EH OH, ON EST CHEZ NOUS ! » LA TÉLÉ FRANÇAISE, ENTRE NO
MAN'S LAND ET MAFIA D'ÉTAT, Éditions Les enquêtes de
Lyon Capitale/Le Lanceur, 2016

ISBN : 979-10-307-0333-7

© Éditions Au diable vauvert, 2020

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audible.com
contact@audible.com

Toute ressemblance avec des personnes existantes
ou ayant existé n'est pas fortuite.
Tout est vrai dans cette histoire,
dédiée aux Gilets jaunes présents et à venir,
à mes proches, que je remercie
pour leur infinie patience, à Christian Latouche,
pour son soutien indéfectible, au-delà des mots.

« La vie se ramène pour nous
à ce que nous pouvons en concevoir.
Aux yeux du paysan, pour lequel
son champ est tout au monde,
ce champ est un empire. Aux yeux de César,
pour qui son empire
est encore peu de chose,
cet empire n'est qu'un champ.
Le pauvre possède un empire ;
le puissant possède un champ.
En fait, nous ne possédons jamais
que nos impressions ;
c'est donc sur elles, et non sur ce qu'elles perçoivent,
que nous devons fonder la réalité de notre existence. »

Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*

« Tu seras aimé le jour où tu pourras
montrer ta faiblesse, sans que l'autre
s'en serve pour affirmer sa force. »

Cesare Pavese, *Journal*

Ecce Maïsto!

Par Antoine Peillon

« Je suis là! »

Ce pourrait être la devise de Didier Maïsto.

Bien sûr, elle serait d'abord l'écho de ce chant qu'il a entendu, depuis décembre 2018, chaque samedi, alors qu'il participait inlassablement aux « Actes » des Gilets jaunes: « On est là, on est là! / Même si Macron ne le veut pas, nous on est là! / Pour l'honneur des travailleurs et pour un monde meilleur! / Même si Macron ne le veut pas, nous on est là! »

Un écho, donc, à cet hymne de résistance des Gilets jaunes face à la violence policière déchaînée contre eux et dont Didier a été le témoin, le rapporteur et le dénonciateur horrifié, révolté, mais rigoureux. À ses risques et périls, physiquement, moralement et socioprofessionnellement

parlant, ce qui est particulièrement inédit et lui a été reproché. De haut...

Ainsi, début avril 2019, il pouvait lire ces remarques distinguées sur le site de France 3 en Occitanie: « Depuis quelques semaines, le PDG de la radio (Didier est président de Sud Radio) est devenu sur les réseaux sociaux un porte-voix des Gilets jaunes. Sur ses live sur Facebook ou à travers ses tweets, il dénonce tour à tour les violences policières, les chiffres des manifestations minimisés par le ministère de l'Intérieur... Didier Maïsto reconnaît que, de la part d'un patron de radio, « ça peut troubler ». On imagine en effet mal Laurence Bloch, la patronne de France Inter, ou Laurent Guimier, celui d'Europe 1, prendre autant position et aller dans les manifs, portable en main, en « live » au milieu des gaz lacrymogènes. »

Je pourrais multiplier les citations de cet acabit, mais elles seraient toutes à l'honneur, de son point de vue, du « PDG » qui, le samedi 15 décembre 2018, a laissé sortir une sorte de cri primal: « Mépriser les Gilets jaunes, c'est mépriser la France et les Français, c'est se mépriser soi-même. Chaque fois que je vois un Gilet jaune sur un rond-point, j'ai envie de le serrer dans mes bras. J'ai envie de lui dire « continue mon gars, je t'aime, je suis avec toi, je suis exactement

comme toi, j'ai souffert et si aujourd'hui ça va un peu mieux, je sais d'où je viens et où je ne veux plus être". » Car, pour Didier, ce serait se mépriser lui-même que ne pas y être, ne pas en être...

*

« Je suis là! »

Ils vont bien, ces trois mots, pour dire: « *Ecce Maïsto!* C'est bien lui, ça. » Lui qui, enfant d'une cité populaire de Toulon, regardait passer les trains, depuis sa fenêtre, et chantait en sicilien; lui qui chante toujours, d'ailleurs, mais de la pop, du rock, du blues, de la country... avec une voix qui me fait penser à celle de Mark Knopfler. J'écoute *Why aye man?*, en écrivant ces lignes; oui, pourquoi, pourquoi es-tu là Didier? Là où tu vas, là où tu te tiens? Pourquoi les trains que tu regardais, tout petit, passer au ralenti, vers la gare de Toulon, ont-ils imprimé en toi cette faculté à la présence persévérante, ce besoin de saluer les voyageurs, sans te demander d'où ils viennent (tu laisses cette question aux gardes-frontières), ce sentiment intime d'être toi-même, toujours, un « passager clandestin »?

Dans une mouture initiale de son livre, que j'ai eu le bonheur de lire, Didier Maïsto répondait à ces questions indiscretes par un torrent de

lave poétique, une libération de la réminiscence, ce « réveil fortuit de traces anciennes dont l'esprit n'a pas (jusqu'alors) la conscience nette et distincte » (Sainte-Beuve). Mais, il était trop tôt, sans doute, pour que le « Ecce Maïsto » s'exprime ainsi ; il fallait encore raison garder, partager faits et commentaires, souvenirs utiles (beau travail de l'éditeur Au diable vauvert !), avant d'en venir, une prochaine fois, j'en suis certain, à slamer la vie, à clamer l'odyssée, à chanter le blues radical des rêves et des cauchemars. Ce rendez-vous littéraire est pris. Forcément.

Il y sera à nouveau question de trains. Parce que l'hymne des Gilets jaunes, « On est là, on est là ! », leur vient des cheminots lyonnais (collectif Intergare) qui chantaient, au printemps 2018 : « On est là, on est là ! Même si vous ne le voulez pas, nous on est là, pour l'honneur des cheminots et l'avenir de nos marmots, même si vous ne le voulez pas, nous on est là ! » Parce que lorsque tu étais marmot, Didier, l'ombre de « l'ancêtre » Dominique Maïsto planait dans la mémoire familiale, lui qui fut un militant communiste et cégétiste (métallurgie, puis transports!), à la fin des années 1930, dans les Bouches-du-Rhône, un maquisard FTP (sous le pseudonyme de « Remember »!), assassiné par les nazis le 26 juillet 1944...

Oui, il y aura encore et toujours des trains dans ton histoire, Didier, toi qui navigues si souvent à grande vitesse entre Paris et Lyon : parce que le rail et la résistance sont liés par l'Histoire ! Un jour de juin 2019, tu as répondu, sur Twitter (dont tu abuses), à un accusateur superficiel : « Ma famille a été victime du fascisme en Italie et a résisté en France. » En faisant référence à Dominique Maïsto. Ne cites-tu pas, en exergue de ton livre, Cesare Pavese, l'immense écrivain et résistant italien ? Et n'aimes-tu pas aussi Elio Vittorini, cet autre extraordinaire écrivain et résistant italien, originaire de Syracuse, dont le chef-d'œuvre *Conversation en Sicile*, publié dans la clandestinité, en 1943, est un pèlerinage ferroviaire jusqu'aux sources ?

Côté rail, cet émerveillement – où tout est symbole – du passager clandestin qu'était alors Elio Vittorini : « À trois heures, dans le soleil de décembre, le petit train tournant le dos à la mer qui crépitait, invisible, entrait, petits wagons verts, dans une gorge rocheuse et puis dans la forêt de figuiers de Barbarie. »

Et côté Résistance, cette gravité du clairvoyant : « J'étais, cet hiver-là, en proie à d'abstraites fureurs [...]; des fureurs, en quelque sorte, causées par la perte du genre humain. »¹ L'auteur de *Conversation en Sicile* écrivait ces lignes entre 1937 et 1938...

Or, il paraît qu'il y a un écho de la fin des années 1930 dans celles que nous traversons aujourd'hui². C'est une des discussions que j'ai, parfois, avec Didier Maïsto.

*

La première fois que nous nous sommes rencontrés, Didier, c'était le 14 mai 2019, à Sud Radio, où André Bercoff et toi-même m'aviez invité, avec l'avocat Philippe de Veulle, à parler de Christophe Dettinger, de mon livre *Cœur de boxeur*, des violences policières, du régime Macron... Je me souviens d'une conversation pleine d'intelligence, de respect et de sensibilité. Ton émotion, à propos des Gilets jaunes blessés, estropiés, éborgnés, était palpable. Un communicant m'avait pourtant prévenu: « Sud Radio? C'est pinard-saucisson! » « Mais, plus précisément? », m'étais-je inquiété. « Populisme », « bruns-rouges », avais-je récolté, sans plus d'arguments...

Cette bêtise bobo, Didier Maïsto la connaît trop bien. Et il sait comment elle a partie liée, en tant que servitude volontaire post-moderne, avec la domination oligarchique dont Emmanuel Macron, comme Nicolas Sarkozy et François Hollande avant lui, est un champion monstrueux. Lors de l'émission d'André Bercoff, la médisance

de cour qui m'avait été assénée fut balayée par les paroles humanistes du « patron » de Sud Radio.

*

« Patron » : c'est le mot que Jérôme Rodrigues, une « figure » majeure du mouvement des Gilets jaunes, ne pouvait s'empêcher de répéter, lors de votre première rencontre, à Paris, le samedi 19 janvier 2019 (Acte X). Ton récit, Didier, de ce beau moment, dit beaucoup de ton ouverture d'esprit :

« Il est onze heures, je tombe sur Jérôme Rodrigues, qui a été attaqué quelques jours plus tôt de façon bête et méchante par une journaliste de Sud Radio, sur un plateau télévisé.

— Bonjour, Jérôme Rodrigues, je suis le patron de Sud Radio.

— Hein ? Quoi ? Le patron ? !

[...]

Jérôme me fixe, interdit, répétant sans cesse, « le patron ? le patron ? ». Je réalise une brève interview. Jérôme y est mesuré, expliquant que le mouvement n'est pas exactement ce qu'on en relate [...]. On échange nos coordonnées, je lui promets une invitation sur Sud Radio. Il deviendra, au fil des Actes, un ami solide. »

Un « ami solide » qui sera éborgné, une semaine plus tard, par un tir de LBD 40... Ce samedi 26 janvier, Didier Maïsto est à nouveau dans la rue, parmi les Gilets jaunes, smartphone tenu au bout de sa poignée-stabilisateur à cardan pour la réalisation de Facebook Live qui sont suivis, en direct, par des milliers de personnes. Pris dans un déchaînement soudain de violences policières, il perd le contact avec Jérôme Rodrigues qui était à ses côtés. Quelques minutes plus tard, lorsqu'il apprend que son nouvel ami a été gravement blessé, le « patron » de Sud Radio ne peut résister à la peine : « Je craque et fonds en larmes. « Pas Jérôme ! Pas Jérôme ! Le type le plus pacifique que je connaisse. Les salauds ! » »

Cet événement traumatisant est sans doute l'instant du basculement de Didier Maïsto dans une nouvelle lucidité vis-à-vis du dévoiement du régime Macron et de sa police hors des règles fondamentales de la République. Le sujet sera, dès lors, au cœur de la plupart de nos conversations. Comme lors de l'Acte XXXIII des Gilets jaunes, un « Hommage à nos victimes » organisé à Paris, le samedi 29 juin. Ce jour de grand beau temps, alors que les milliers de manifestants qui défilent dans le nord de la capitale sont plus débonnaires et joyeux que jamais, nous sommes nassés, gazés

et menacés, dès 16 heures, par des policiers dont beaucoup ont des tenues civiles et des postures de voyous. En témoigne un Facebook Live que nous enregistrons, ensemble, et qui sera saboté dans les minutes qui suivent sa diffusion en direct...

*

Car ce n'est pas la moindre vertu du « Je suis là! » de Didier Maïsto que celle de révéler la vérité sublunaire de notre monde, un monde où n'entrera jamais le moindre Gilet jaune. Fort de ce principe éminemment journalistique (« J'y vais, je vois, je rapporte... »), le reporter en chef de Sud Radio dévoile, dans de nombreuses pages qui suivent, une vérité qui dérangera au plus haut point les puissances et les pouvoirs, les autres « patrons » médiatiques et les politiciens comptables de l'effondrement démocratique actuel. Surtout ceux, malheureusement trop nombreux, qui sont liés par des pactes plus ou moins explicites de corruption, des arrangements convenus en des lieux mondains et administratifs où le PDG de Sud Radio a joué le rôle du loup dans un jeu de quilles.³

Le livre que j'ai l'honneur de préfacer montre combien le « passager clandestin » n'est pas aveugle ni muet, car il navigue depuis longtemps sur la

passerelle de commandement, sans jamais négliger pour autant de visiter fraternellement la salle des machines, où se joue souvent la sûreté de la traversée. Sans s'épargner d'inspecter les soutes, où grouillent les rats. Lorsque j'ai parlé avec Didier Maïsto de la corruption, de l'évasion fiscale, des barbouzes qui continuent de faire la loi et d'assurer le financement de la vie politique française, en circulant librement entre l'Afrique noire, la Corse, Londres, Genève et Paris, il m'a semblé qu'il connaissait cette quatrième dimension de notre univers aussi bien que les meilleurs enquêteurs de la police judiciaire, du renseignement intérieur ou du parquet national financier.

Dans ces ténèbres poisseuses, où se trame l'effondrement machiavélique de la planète Terre et de l'humanité, le « passager clandestin » est resté incorruptible. Mieux, républicain pur jus, il me semble que Didier Maïsto n'est plus réfractaire, face à la décadence autoritaire du gouvernement de la France⁴, à la franche discussion sur la résistance et la révolution. C'est un horizon que nous regardons ensemble, avec d'autres qui partagent, premièrement, cette éthique très politique chantée par les Gilets jaunes, après les cheminots d'Intergare: « On est là, on est là! »...

Oui, nous sommes là où nous devons être, sur le terrain, avec nos « frères humains » (Villon),

même si le roi ne le veut pas, même si sa cour s'en offusque, même si ses nervis et ses lèche-bottes enragent... Même si les nouveaux Ponce Pilate nous traînent un jour sur le parvis du palais pour clamer : « *Ecce Maïsto!* », « *Ecce...* »

Adeptes de « l'invincible espoir »⁵, nous ne nous laisserons pas devenir les proies des « fureurs causées par la perte du genre humain », pour citer une dernière fois notre cher Vittorini. Et par ces quelques lignes, j'ai souhaité d'abord t'exprimer mon amitié et mon admiration, Didier, capitaine courageux des passagers clandestins. Ton livre est passionnant et si bien écrit.

Alors, je te dis, moi aussi : « Je suis là ! »

Antoine Peillon

Antoine Peillon est journaliste. Son livre *Ces 600 milliards qui manquent à la France* (Le Seuil, 2012) a reçu le prix Éthique ANTICOR pour l'investigation. Il est dernièrement l'auteur de *Cœur de boxeur* (Les Liens qui Libèrent, 2019).

1. Elio Vittorini, *Conversation en Sicile*, Gallimard, 1948; en collection « L'Imaginaire », 2002.
2. Entre autres: Michaël Fœssel, *Récidive. 1938*, PUF, 2018.
3. Déjà, en 2016: « Hé bo, on est chez nous! » *La télé française, entre no man's land et mafia d'État*, Les enquêtes Lyon Capitale / le lanceur.fr, à la suite de *La TNT, un scandale d'État* (Lyon Capitale, 2015).
4. Outre Juan Branco, *Crépuscule*, Au diable vauvert, mars 2019, avec une préface de Denis Robert (en Points Seuil, octobre 2019), cette lecture décisive: Romaric Godin, *La guerre sociale en France. Aux sources économiques de la démocratie autoritaire*, La Découverte, 2019.
5. « Oui, les hommes qui ont confiance en l'homme [...] affirment, avec une certitude qui ne fléchit pas, qu'il vaut la peine de penser et d'agir, que l'effort humain vers la clarté et le droit n'est jamais perdu. L'Histoire enseigne aux hommes la difficulté des grandes tâches et la lenteur des accomplissements, mais elle justifie l'invincible espoir. » Jean Jaurès, *Discours à la jeunesse*, Albi, 1903. Et: « L'homme n'a pas deux âmes différentes, l'une pour chanter et pour chercher, l'autre pour agir; l'une pour sentir la beauté et comprendre la vérité, l'autre pour sentir la fraternité et comprendre la justice. Quiconque envisage cette perspective se sent animé d'un invincible espoir. Que l'homme contemple le but, qu'il se fie à son destin, qu'il ne craigne pas d'user sa force. Quand l'homme se trouble et se décourage, il n'a qu'à penser à l'Humanité. » Léon Blum, dans *À l'échelle humaine*, prison du Fort du Portalet, décembre 1941, Gallimard, 1945.

Ce 14 décembre 2018, je me rends dans le Perche, quand je suis une première fois stoppé par des Gilets jaunes, à un rond-point, sur la route nationale 12. Je baisse la vitre de ma portière et me surprends à lancer : « Tenez bon les gars, faut pas lâcher ! » Les feux crépitent dans des tonneaux de fortune, la morsure du froid est intense et les gens s'efforcent de ne pas trop gêner les automobilistes, expliquant avec beaucoup de douceur pourquoi ils sont là, toutes les nuits. Un second rond-point, puis un troisième. Le trajet, que je connais parfaitement et qui d'ordinaire dure deux heures au départ de Paris, m'en prend cinq. Arrivé à destination, je ressens le besoin de coucher un texte sur le papier. Il sort d'une traite, en vingt minutes. Ce texte, le voici.

Je suis vulgaire comme un Gilet jaune

Les Gilets jaunes, c'est la France laborieuse, la France de ceux qui fument des clopes et roulent au diesel, des ouvriers et des petits patrons.

La France des troquets, du tiercé et des plats du dimanche.

La France ni de droite ni de gauche – ou d'un peu des deux.

Celle de ceux qui ne sont rien, mais pas personne, la France des illettrés, des harkis, des légionnaires, la France des prostituées et des poissonnières, la France de ceux qui ont choisi la France pour y vivre, y travailler et y mourir.

Celle des parents qui mettent des torgnoles à leurs gosses pour leur apprendre à se tenir.

Des fins de mois difficiles, qui sont autant de fins du monde, sans cesse renouvelées.

La France qui se baisse pour ramasser une pièce, éteint la lumière de la cuisine et met les restes au frigo dans un tupperware.

La France des types qui matent le cul des filles et celle des filles qui font semblant d'être offusquées.

Celle de ceux qui appellent un Arabe un Arabe et un Noir un Noir. « Diversité », « minorités

visibles », « #balancetonporc », « covoiturage », « transition énergétique »... ces mots sont vides de sens pour cette France, LA France.

La France qui vanne, invective, s'insulte, puis se réconcilie devant un verre de rouge, pas forcément avec modération.

La France modeste et fière, qui compte les centimes en rêvant de gagner au Loto, qui n'aime pas trop les riches et n'en peut plus d'être pauvre.

Celle qui déteste les sous-chefs et adore haïr les chefs, pourvu qu'ils en aient la stature et l'humilité.

La France qui se branle de l'Europe, mais qui adore les Italiens, les Espagnols, les Portugais ou les Grecs. Enfin, ça dépend des jours.

La France qui se fout de l'écologie, mais qui connaît le nom des arbres, des champignons et des oiseaux.

La France ni raciste, ni xénophobe, ni fasciste, ni homophobe, celle qu'il faut juste respecter et pas trop emmerder avec des histoires de cornecul.

Celle qui veut vivre de son boulot et se sent humiliée quand on lui fait l'aumône ou la leçon.

Celle qui sait que ses ancêtres n'étaient pas forcément des Gaulois, mais ne peut

s'empêcher de chialer quand elle entonne *La Marseillaise*, dans un stade ou dans la rue.

La France pétrie de contradictions, qui dit rouge et qui dit noir, qui se signe à l'église et bouffe du curé.

La France de ceux qui n'envisagent pas une seconde de ne pas se faire enterrer en France, même – et peut-être surtout – si leurs racines sont ailleurs.

Celle qui tient la porte, cède sa place dans un bus et se gèle toutes les nuits sur les ronds-points des nationales.

Un seul coup de klaxon et... je serai guéri.

La France des pantalons qui piquent, celle des antimilitaristes qui ne manquent aucun défilé du 14 juillet à la télé, celle des pulls en acrylique et du Tour de France, la France de Coluche, d'Audiard, d'Akhenaton, la France des Fragione, des Perez, des Cavanna, des Cherfi et des Matombo, du *Père Noël est une ordure*, des Deschiens, des Nuls et de tous les inconnus célèbres, celle de Bebel et des Valseuses, d'Higelin et d'Herrero, la France du film pourri du dimanche soir, celle des héros du quotidien, celle qui pense que Céline n'est qu'un vendeur de sacs, mais dont la culture et l'intelligence sont magnifiques, parce qu'elles

viennent de loin, de très loin, de plus loin encore.

La France des femmes de ménage et des ramasseurs de poubelles, celle des artisans et des commerçants près de leurs sous, la France qui sait que c'est le travail qui libère et l'oïveté qui asservit.

On ne peut pas aimer la France et ne pas être touché par les Gilets jaunes. Mépriser les Gilets jaunes, c'est mépriser la France et les Français, c'est se mépriser soi-même. Chaque fois que je vois un Gilet jaune sur un rond-point, j'ai envie de le serrer dans mes bras. J'ai envie de lui dire « *continue mon gars, je t'aime, je suis avec toi, je suis exactement comme toi, j'ai souffert et si aujourd'hui ça va un peu mieux, je sais d'où je viens et où je ne veux plus être* ». Je suis un beauf. J'aime les Gilets jaunes. Sans restriction. Avec tous leurs excès, tous leurs manques, tous leurs défauts et toutes leurs frustrations. Je prends tout, absolument tout, en bloc, comme mon pays, la France, mon pays contre lequel je râle et ne cesserai de râler. Oui : je prends tout. Et tant pis si je dois me fâcher avec quelques-uns. Parce que je sais que le jour où je serai à nouveau dans la merde, c'est un putain de Gilet jaune qui m'aidera à en sortir.

On ne peut pas aimer la France et ne pas être touché par les Gilets jaunes.

Après une rapide relecture, je le publie sur Facebook, que je n'utilise pour ainsi dire jamais, et l'envoie dans la foulée à *Lyon Capitale*, mensuel régional et site Internet dont j'ai la responsabilité depuis 2008. Au petit matin, je reçois un message de Zohra Bitan. « Ton texte fait un carton sur les réseaux. Un truc de malade. »

Partagé des centaines de milliers de fois, il me vaut un coup de fil de Pascal Praud. « Ami! J'ai lu ton édito. Viens en parler sur CNews demain matin! » Je suis le premier surpris. Sans m'en rendre compte, je viens d'objectiver le ressenti de nombreux Français. On finit toujours par se rencontrer en allant vers les autres.

Sur le plateau de CNews, je suis cependant attaqué avec une violence inouïe. Par Maurice Szafran d'abord, ancien directeur de *Marianne*, que je rencontre pour la première fois. Il éructe, vitupère, a du mal à trouver ses mots. Ses lèvres tremblent et son regard est empli de haine. « Ce n'est pas la France, ça, ce n'est pas la France! Vous avancez masqué! » J'essaie de le calmer: « Monsieur, quel est mon masque? Le papier est signé, je ne me cache pas, tout le

monde connaît mes fonctions. Quel est mon masque? »

À la pause publicitaire, je lui demande: « Vous êtes toujours comme ça? Ou c'est seulement pour moi? Qu'est-ce qui vous choque tant dans ce qui est écrit? » Pour toute réponse, je n'obtiens qu'onomatopées et gestes de dédain.

À la reprise, Gérard Leclerc tente de porter l'estocade. Je me défends, avant de me rendre compte que nul, hormis Pascal Praud, n'a pris la peine de lire vraiment le texte. Tous ne sont là que pour défendre le système, estimant a priori que ma tribune le remet gravement en cause, à la fois sur la forme et sur le fond. Il faut impérativement que je sois mis à mort, de façon spectaculaire, parce que j'ai eu l'outrecuidance de rendre hommage à la France invisible, quand j'aurais dû me contenter de jouir de ma position sociale et de protéger les premiers de cordée. Je dissonne. Un patron de média ne se comporte pas ainsi. Il doit être lisse et surtout ne pas s'engager. Cette réalité, je la touche du doigt, à l'envi; elle me vaut l'hostilité de la plupart des journalistes, en tout cas de ceux qui occupent le devant de la scène et s'honorent d'une carte de presse.

Qu'est-ce qui a bien pu me pousser à écrire ces quelques lignes? Qu'est-ce qui me touche à ce point chez les Gilets jaunes? Cette nuit-là, sur la

RN 12, c'est toute ma vie qui rejaillit, avec la force d'un geyser. Conscience de classe. Cri contre un système médiatico-politique méprisant et corrompu, ne représentant plus que lui-même. Nécessité de remettre mes compteurs à zéro, de retrouver le fil d'Ariane d'une existence menée à mille à l'heure, de recoudre enfin ce qui a été décousu.

Carcassona, la chanson de Claude Marti, me revient à l'esprit.

*Voilà donc qu'aujourd'hui je file vers Ciutat
Me passi lo pont vièlh sus l'axe de l'Atax
Les Corbières me font un bon décor qui claque
E canti pel camin comme font les caraques
Et dans la mélopée nourrie de sa Trivalle
Voilà que ma machine à souvenirs s'emballa
E me soveni, me soveni.*

J'ai dû exercer quantité de petits boulots parce que ma famille était pauvre et que je voulais m'en sortir. Mes quatre premières années, je les ai passées dans une cité à Toulon, période dont je garde peu de souvenirs. Un matin, ma mère m'a pris sous le bras et nous avons quitté « le domicile conjugal » pour atterrir chez mes grands-parents. Il pleut, je porte un pantalon à carreaux – celui qui pique –, il y a du patinage artistique à la télé. Ma mère est encore jeune – vingt-neuf ans –, je la vois peu et grandis entouré de vieux.

L'appartement loué par mes grands-parents est un trois-pièces de cinquante mètres carrés. Le balcon ouest donne sur la voie ferrée, au deuxième étage d'un immeuble qui en compte trois, et comme les trains ralentissent parce que la gare se situe à un kilomètre, je peux presque converser avec les voyageurs. Je leur adresse des

petits signes timides, sans jamais me demander d'où ils viennent et où ils peuvent bien aller.

Parfois, les trains de marchandises sont interminables et il devient impossible de poursuivre la moindre conversation dans l'appartement. Les vitres tremblent dans des huisseries de mauvaise qualité, nous vivons plusieurs mini-séismes par jour. De loin, je peux reconnaître tous les types de trains, à la fois d'après le bruit et le tremblement. Lorsque j'ai besoin d'un peu de répit, je file vers le balcon est – la voie ferrée bifurque légèrement vers le nord, le bruit se fait plus supportable et, avec un peu de chance, je peux apercevoir au même moment deux cabines de téléphérique se croiser sur le mont Faron.

Après l'école – j'ai six ans, nous sommes en 1972 –, je me poste dans le hall et entonne des chansons en sicilien, que m'apprend ma grand-mère: *Ciuri, ciuri, A lu mercatu, Lu me sciccareddu, Abbalatti, Zucchette zucchette mastro Michele...* Peu à peu les voisins sortent sur leur palier, ma grand-mère est fière et me lance, une fois chez nous: « *Disanurato! Figghiu miu! Ma picchi u Signuri ti fisci nascere?* » Que l'on pourrait traduire par: « Mon pauvre petit chéri espigle, mais pourquoi Dieu a-t-il voulu que tu naisses? » Par cette litanie, elle veut signifier son dépit de

voir sa fille divorcer, avec un enfant à charge, dans une famille où cela est inconcevable. On se marie pour le meilleur et pour le pire, devant Dieu, ce qui a été fait ne peut se défaire.

Balcon est, je me livre à une autre sorte de découverte. Sous la voie ferrée, il y a un pont étroit, dans un virage aveugle, les véhicules envoient un bref coup de klaxon avant de l'emprunter. Bien que la plaque en tôle émaillée indique pompeusement « Boulevard Auguste Blanqui », il s'agit en réalité d'une toute petite rue. Rapidement, je deviens incollable : je connais par cœur toutes les marques de voitures, de motos et de cyclo-moteurs, tous les modèles et la moindre de leurs variantes. Chaque constructeur a sa voix caractéristique, feulements, hurlements, aigreurs pétaradantes, nobles borborygmes.

Quand il m'arrive de monter dans un véhicule – ce qui est rare –, j'en apprécie tout le parfum, parvenant à isoler ce qui, dans chaque fragrance, relève de la grande série et du conducteur. J'ignore s'il existe la moindre relation de cause à effet, mais aujourd'hui encore, c'est ainsi que je perçois toute personne : je la respire et la hume, l'écoute et l'entends – comment vibre-t-elle dans ses huisseries? –, le regard ne vient qu'après, comme une confirmation.

Parmi la foule, ou dans le métro, je pense souvent au film de Wim Wenders, *Les Ailes du désir*. Juste avant qu'une personne pose son regard sur moi, je sens, je sais qu'elle va le faire. Et quand elle sait que je sais, nous échangeons un sourire très particulier, léger, fugitif comme une esquisse. Il ne faut surtout pas s'attarder, cela gâcherait le plaisir.

Je suis celui à qui l'on vient demander de l'aide, un service, quelque chose d'improbable, à tel point qu'il m'arrive de rentrer ma tête dans les épaules et de froncer les sourcils, manière de signifier à autrui que je ne suis pas le bon client, qu'il y a erreur sur la personne, et que, non, vraiment, je ne suis pas particulièrement sympathique. Autant l'avouer : j'échoue dans cette mascarade et ferais un piètre politicien.

Cette disposition, à la fois tare et faculté, m'empêche de vivre sereinement ma propre existence. Pourtant solitaire, je ne m'appartiens jamais tout à fait. Où que j'aille et quoi que je fasse, je ne peux échapper à cette évidence : avec ou sans gilet jaune, je ne suis qu'un passager clandestin.